BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus des ouvrages adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 270, boulevard Raspail, Paris, XIV[e].

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à une mention bibliographique seront signalées à leur place de classement dans l'*Année philologique*, éditée à la librairie des Belles-Lettres.

Linguistique et philologie.

A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 4[e] édition, revue et corrigée, tome I (*A-met*) : Paris, Klincksieck, 1959, xviii et 400 pages, 6.000 francs.

De cet ouvrage monumental et irremplaçable, chaque décade, ou à peu près, depuis 1932, nous a apporté une édition nouvelle ; signe éloquent de l'utilité du livre, preuve aussi, s'il en était besoin, que prendre de l'âge n'est pas nécessairement vieillir. Car d'édition en édition, à force de retouches courageuses, de corrections consciencieuses, d'enrichissements autorisés par les progrès de la science et par les réflexions d'auteur, l'ouvrage, près de trente ans après sa parution première, nous apparaît avec toutes les garanties de l'actualité la plus exigeante.

A vrai dire, le recenseur de cette nouvelle édition a la tâche facile, car l'auteur dans sa Préface nous rend exactement compte de l'attitude qu'il a prise dans sa révision : respect de la partie étymologique, due essentiellement à A. Meillet, nombreux remaniements dans la partie proprement latine, c'est-à-dire dans l'explication des formes et des sens, au point qu'il n'est pas une page et presque pas une notice où n'apparaissent des aménagements ; un feuilletage parallèle de deux exemplaires, ancien et nouveau, fera apparaître au consultant les multiples enrichissements de détail.

Quant à l'ensemble de l'ouvrage, il faut répéter qu'il représente l'état de la linguistique descriptive, comparative et historique, tel que l'ont constituée les bons travailleurs du siècle écoulé ; il donne, sous une forme succincte, l'essentiel et même le détail de ce qui doit être à la base de toute recherche nouvelle. Base sûre, car les difficultés ne sont pas esquivées : place est faite aux hypothèses, aux doutes, aux renoncements ; s'il fallait, en présence de certains aspects vers lesquels

s'oriente aujourd'hui la linguistique, une réhabilitation des méthodes d'hier, le succès qui accueille chaque édition nouvelle de cet ouvrage nous serait un garant.

Mais ces réflexions ne sont pas sans m'inciter à ce que je crois devoir présenter comme un regret. Ouvrage de consultation et d'information, cette somme a-t-elle été, est-elle utilisée, au point où elle le mérite, comme un guide, comme une orientation vers des recherches nouvelles? Il me paraît impossible de parcourir les pages de cet ouvrage (car il se feuillette comme un livre de lecture) sans être provoqué à des enquêtes ou systématisations : monographies, comme celles qui consisteraient dans l'étude de familles de mots (cf. par exemple la matière qui serait fournie par les racines de *gigno* et de *gnosco*, de *do* et de *facio*) ; études de morphologie suffixale fondées sur les longues listes de dérivés scrupuleusement caractérisés et hiérarchisés ; études sémantiques, suggérées par la pratique de suivre l'évolution historique depuis le latin archaïque jusqu'à l'époque romane ; études sur le mécanisme de l'emprunt, sur ses modalités historiques, ses aspects culturels ; en particulier, question de l'emprunt grec, qui depuis l'ouvrage très vieilli de Weise n'a pas été reprise valablement ; questions de stylistique même, suggérées par le scrupule fréquent de noter la qualité du mot : vulgaire, rural, technique, littéraire, poétique... On ne peut que s'étonner de l'espèce de stagnation dont souffre aujourd'hui la philologie latine quand on trouve dans un ouvrage pourtant si largement répandu tant de provocations au renouvellement et à la découverte.

J. Marouzeau.

Maria Giovanna Delfino, *Il problema dei rapporti linguistici tra l'osco e il latino* : *Serta Eusebiana*, Mélanges publiés par l'Institut de Philologie classique de l'Université de Gênes, 1958, p. 29-86.

Il s'agit d'une « tesi di laurea » par une élève de Giuliano Bonfante. L'osque (avec les parlers mineurs d'Italie centrale) est pris ici comme spécimen commode de l'osco-ombrien (ou « italico »), dont il s'agit de préciser les rapports avec le latin. Le problème n'est pas neuf, ni les arguments (d'ailleurs consciencieusement exposés). Si les différences entre latin et osque invitent à y voir deux langues distinctes et à écarter l'idée d'un « italique commun » (dont l'existence est bien moins évidente que celle de l'indo-iranien commun), restent les ressemblances ; les plus anciennes seraient dues au voisinage des proto-Latins et des proto-Osques en Europe centrale (disons, vers le début du second millénaire?) ; d'autre, plus tard (fin du second millénaire ou début du premier?), à l'action d'un substrat latinoïde (opique-ausone)

dans la péninsule même ; les plus récentes (à partir du IVe siècle) à l'expansion romaine (politique et culturelle), non d'ailleurs sans qu'il y ait eu alors entre la « personnalité latine » et la « personnalité osque » des actions réciproques. Tout cela est, sinon original, du moins fort raisonnable ; mais il est moins aisé d'établir ce qu'on doit assigner, respectivement, aux trois phases, et, surtout, de faire le départ entre ce qui relèverait de la première et ce qui relèverait de la seconde. Il est clair que, plus on fait la part large à la première phase, plus on se rapproche, non point d'un « uritalisch » unitaire, mais d'une communauté ancienne assez étroite entre proto-Osco-Ombriens, proto-Latins (et proto-Vénètes), qui détermine, entre ces trois idiomes, des ressemblances plus marquées qu'entre un quelconque d'entre eux et tout autre idiome indo-européen ; encore, si l'on admet les vues de Krahe, faudrait-il subdiviser la première phase (pré-péninsulaire) et se demander ce qui y relève de l' « indo-européen » ou de l' « européen ».

Il reste que ce travail de débutante est intelligent, net, et promet.

Michel LEJEUNE.

James Wilson POULTNEY, *The Bronze Tables of Iguvium* (*Philological Monographs published by the American Philological Association*, XVIII) : Baltimore, The John Hopkins University & Oxford, Blackwell, 1959, 333 pages et IV planches.

On ne veut ici que signaler, quitte à y revenir une autre fois, l'importance de cette toute récente édition des Tables Eugubines. Le plus grand intérêt n'en est peut-être pas, à notre avis, là où l'auteur, modestement, le croit : dans la traduction anglaise qui accompagne le texte. Publier une traduction des Tables non plus en latin, mais dans une langue moderne, c'était là une idée chère à son maître, Roland G. Kent, qui avait déjà persuadé M. Devoto de donner une version italienne de ses *Tabulae Iguvinae*, le *Tavole di Gubbio* (Florence, 1948). Cela n'a pas paru suffisant : « la connaissance de l'italien n'est pas aussi répandue dans les pays anglo-saxons qu'elle devrait être ». Et celle du latin? Nous avons déjà eu l'occasion (*R. É. A.*, LIV, 1952, p. 170) d'exprimer là-dessus nos réserves. Il est douteux qu'en italien, en anglais, ou en français, le rituel ombrien du collège des Atiedii devienne jamais un classique de la littérature universelle et intéresse des historiens des religions ou des spécialistes des dialectes italiques qui n'aient pas fait d'abord un peu de latin. Il est certain en revanche que les tendances analytiques et l'ordre des mots obligé des langues modernes excluent cette exactitude littérale qui, en révélant d'emblée la construction, en manifestant les parentés étymologiques, assurent à une traduction

latine des formules ombriennes la valeur d'un commentaire immédiat et explicite. De la première ligne de la table I *a*, *este persklum aves anzeriates enetu*, est-ce la traduction italienne, *questa cerimonia la si inizî con l'osservazione degli ucelli*, la traduction anglaise, *commence this ceremony by observing the birds*, ou la traduction latine, *hanc caerimoniam auibus obseruatis inito*, qui est la plus transparente et la plus précise?

Il n'était pas besoin de cette justification-là pour entreprendre, après Devoto, Pisani, Vetter et Bottiglioni — pour ne citer que les linguistes qui s'en sont occupés depuis vingt ans — l'examen d'un texte extrêmement riche, dont l'interprétation, sur beaucoup de points, demeure incertaine et sujette à révision. L'histoire comparée des religions (Dumézil), celle des institutions et du droit (Camporeale, Coli), voire celle de la numismatique apportent d'ailleurs chaque année des faits ou des points de vue qui renouvellent les problèmes et nécessitent, périodiquement, des mises au point de ce genre.

Celle de M. Poultney est dominée d'un bout à l'autre par le souci de ne rien laisser dans l'ombre des questions qu'elle aborde. L'introduction, déjà, sur Iguvium-Gubbio, sur le peuple ombrien, sur la place de l'ombrien parmi les anciennes langues de l'Italie, sur la nature et l'ordre des cérémonies décrites, sur les dates de rédaction des parties en αβ ombrien et en αβ latin, présente, commodément et sans rien omettre, tout ce qu'il faut savoir pour aborder l'étude des Tables. Sur le plan topographique et historique, on peut sans doute y relever quelques simplifications. Il est difficile de soutenir (p. 2) que la *porta Trebulana* et la *porta Veia* de Gubbio étaient placées au sud de la ville, sous prétexte que Trebula Suffenas et Trebula Mutuesca étaient en Sabine et Véies dans l'Étrurie méridionale. Trebula est très fréquent dans la toponymie italique, et si la *porta Veia* conduisait à une quelconque Véies, ce n'était sûrement pas celle que les Romains avaient détruite en 395 à plus de 300 kilomètres de là. Mais on peut imaginer, d'après Lejeune (*R. É. L.*, XXX, 1952, p. 113 et n. 2), une autre explication, qui en ferait la « porte des Chariots ». D'autre part, M. Poultney écrit en note (p. 4) : « The evidence in favor of the view that the Etruscans came to Italy by sea from Asia Minor is now so strong that it is practically impossible to entertain any other theory as to their origin. » On peut le regretter, mais cette impossibilité ne semble pas ressentie par un nombre croissant d'étruscologues contemporains.

Laissons de côté ces vétilles. C'est surtout par sa compétence de linguiste que M. Poultney apporte à cette édition une contribution notable. Il la fait précéder d'un très complet et souvent neuf exposé grammatical sur la langue des Tables Eugubines : phonétique, morpho-

logie et syntaxe, dont la première partie est spécialement développée. Car, élève de Kent, il n'a pas oublié les *Sounds of Latin* de celui-ci. Plus encore, il est très averti des changements radicaux que le déchiffrement des textes hittites a introduits dans les notions traditionnelles sur la phonétique proto-indo-européenne, et convaincu, avec Sturtevant, Lehmann et Messing, de l'existence de plusieurs (trois ou quatre) consonnes laryngales qui ont joué un rôle dans le développement ultérieur du système vocalique et consonantique des langues indo-européennes (voir p. 49-55). La prudence toutefois l'a retenu de fonder sa reconstruction sur ces données encore débattues. Ce n'en est pas moins une attention vigilante à l'histoire des sons qui lui a paru, dans chaque cas difficile, de nature à confirmer ou réfuter les étymologies proposées et à conduire à l'interprétation correcte. A telles hypothèses qui sautent un peu trop hardiment les intermédiaires, il préfère celles, parfois moins brillantes, qui s'expliquent phonétiquement. « The idea of... is most attractive, but the etymological support is weak in comparison with the easy equation of... with... I have therefore decided, though hesitantly, to maintain the usual interpretation » (p. 158). C'est ainsi qu'il ne croit pas devoir reconnaître dans l'abréviation *uef.* (V *b* 12), avec Devoto et Vetter, celle d'un équivalent ombrien de lat. *libras*, « car le passage de *l-* à *v-* n'est pas sûrement attesté devant les voyelles antérieures ». Mais il ne voit aucune objection à admettre que le mot désigne une unité de mesure : il traduit donc « portions » (Buck traduisait *partes*).

Cet exemple suffira à caractériser la méthode, très prudente et mesurée, de M. Poultney, reprenant chaque fois, pour les critiquer avec autant de liberté d'esprit que de courtoisie, les conclusions de ses devanciers. Il ne saurait être question de le suivre ici dans le détail de ses discussions. Disons seulement qu'il se rallie le plus souvent aux solutions de M. Devoto, notamment dans les passages très obscurs relatifs à la consultation des auspices (VI *a* 1-18, p. 228 sq.) et aux rapports des *pumperiae* avec les *decuviae* (II *b* 1-6, p. 191 sq.). Il est dommage qu'il n'ait pu utiliser à temps le mémoire de M. Coli, *Il diritto pubblico degli Umbri e le Tavole Eugubine* (Florence, 1958) : on aurait aimé connaître son sentiment sur la si ingénieuse explication qui y est donnée des *pumperiae XII*, en même temps que sur son équation o. *uhtur* = lat. *augur* (non *auctor*). On est heureux de retrouver, page 221, en bonne place, les suggestions de R. G. Kent, désormais quasi unanimement adoptées (cf. Vetter, *ad loc.*), sur l'étymologie de *nurpener* (V *a*, 13)= *novo-du-pend-yio*, « le nouveau *dupondius* ». Offrons à l'auteur, en remerciement de son beau livre, une amusante précision numismatique : ce nouveau *dupondius* ne saurait être que celui qui a été frappé entre 155

et 133 et qui marque la réduction de l'as sextantaire à l'as uncial (Sydenham, *Coinage of the Roman Republic*, p. XXVIII et la note, p. 33 sq.) ; ce qui permet de dater la table en question.

Jacques HEURGON.

Alessandro RONCONI, *Il verbo latino. Problemi di sintassi storica*, edizione rinnovata e ampliata : Firenze, Le Monnier, 1959, VIII-256 pages, 1.500 lires.

Cette deuxième édition est augmentée de plus d'un tiers par rapport à la première, parue en 1946[1]. C'est dire que l'ouvrage a subi une véritable refonte. Un index analytique et un index des citations en rendent le maniement agréable et commode. On est frappé, en particulier, par le nombre important de citations grecques, empruntées aussi bien à Homère (19 citations) qu'aux tragiques, à Platon et à Xénophon. Ces citations diverses montrent combien M. Ronconi est préoccupé d'établir des rapprochements suggestifs. On remarquera aussi, pour la latinité proprement dite, l'abondance des exemples tirés des textes tardifs (*Peregrinatio Aetheriae*, textes bibliques, Grégoire de Tours) : ils permettent de suivre au mieux, et jusqu'à basse époque, le destin de telle ou telle tournure syntaxique.

Tel est, en effet, le dessein de M. Ronconi. Son livre doit avant tout permettre aux étudiants et aux maîtres de méditer sur l'économie de la phrase. Au delà de la grammaire du « thème latin », M. Ronconi veut montrer le contraste entre la norme habituelle et les options ou innovations du langage, noter les victoires éphémères ou durables de ces dernières, leurs antécédents, leurs causes, leurs développements, leurs conséquences et aussi leurs rapports avec l'expression d'une pensée systématique (*Introduzione*, p. 4-5).

Ainsi sont étudiés la personne, le nombre, l'impersonnel, les voix, les temps et l'aspect, les modes, les rapports de la parataxe et de l'hypotaxe, la subordination, les formes nominales du verbe.

L'exposé est toujours formateur (voir, entre beaucoup d'autres, l'ingénieuse discussion sur les définitions données du subjonctif, p. 115 et suiv.), et il est toujours intéressant, même là où, dans le détail, on ne partage pas exactement les vues de M. Ronconi. Peut-être, par exemple, à propos de la naissance et de la systématisation du verbe, y aurait-il eu lieu de faire un sort plus net aux noms de procès, et peut-être, à ce sujet, aurait-il été opportun de mettre en relation plus directement

1. A. Ronconi, *Il verbo latino. Principi di sintassi storica*, Bologna, Zanichelli, 1946, 178 p. — Voir le compte rendu fait par M. Marouzeau dans la présente *Revue*, t. XXIV (1947), p. 319.

l'étude du supin, où la notion de voix est encore indistincte (p. 207), avec l'étude sur l'opposition de l'actif et du passif (p. 18 et suiv.). Peut-être certaines formes impersonnelles se sont-elles détachées tardivement de la conjugaison personnelle (p. 13 et suiv.), mais peut-être aussi certaines d'entre elles répondent-elles à un type plus ancien : on a rapproché à bon droit *itur* de *iter*. Peut-être, à propos de la théorie de Meillet sur l'*infectum* et le *perfectum* (p. 41 et suiv.), le nom de Varron qui en a posé les bases pour le latin (*De Lingua Latina*, X, 48) aurait-il pu être indiqué.

Mais le seul fait que ces remarques viennent à l'esprit lorsqu'on lit l'ouvrage de M. Ronconi montre assez que l'auteur a atteint son but : faire réfléchir efficacement sur l'esprit de la phrase latine[1].

Jean COLLART.

Gérard MOIGNET, *Essai sur le mode subjonctif en latin postclassique et en ancien français* (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Alger, tome XXXII) : Paris, Presses Universitaires, 1959 (vol. I, p. 1-276 ; vol. II, p. 277-756).

Sans parler des multiples allusions faites au latin à propos du français, la part réservée à la langue latine seule (p. 133-275) est trop importante dans le bel ouvrage de M. Moignet pour que les latinistes n'en saluent pas la publication avec plaisir.

Des articles nombreux, des travaux importants et dignes de demeurer classiques, en particulier celui de M. F. Thomas[2], ont déjà été publiés sur le subjonctif latin. M. Moignet les connaît fort bien. Non seulement il les signale dans sa bibliographie (p. 710-712), mais il les tient en haute estime et les utilise dans son propre ouvrage (voir, en particulier, la page 162, à propos du livre de M. Thomas). Toutefois l'angle de visée qu'adopte M. Moignet pour son étude est tout à fait nouveau pour les latinistes : le subjonctif latin est ici présenté dans son ensemble conformément à la théorie psycho-systématique de M. Guillaume, telle qu'elle est exposée, par exemple, dans *Temps et verbe*[3].

L'idée de base est celle-ci : la représentation du temps est chose

1. La bibliographie a été mise à jour. On pourrait y ajouter profitablement : E. Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, Maisonneuve, 1935 (en particulier le chapitre sur le gérondif et l'adjectif verbal en *-ndus*, p. 135 et suiv.) ; — F. Thomas, *Sur les débuts de la proposition consécutive en latin*, in *Mélanges Ernout*, Paris, Klincksieck, 1940, p. 355-368 ; — J. Perret, *Le verbe latin*, Paris, Centre de Documentation universitaire, 1956.

2. F. Thomas, *Recherches sur le subjonctif latin. Histoire et valeur des formes.* Collection publiée par la Société de Linguistique de Paris, t. XLIV, Paris, Klincksieck, 1938.

3. G. Guillaume, *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps.* Collection publiée par la Société de Linguistique de Paris, t. XXVII, Paris, Champion, 1929.

complexe, et la pensée, pour s'exprimer, n'a pas toujours besoin du même niveau de représentation. Dans la formation de « l'image-temps », ou « chronogenèse », la langue latine se place, selon les cas, à trois niveaux différents, ou « chronothèses ». Ce sont, par ordre de précision chronologique croissante : 1° le niveau de l'infinitif où, sans appel à la notion de personne, « l'image-temps » est, en soi, indifférenciée ; 2° le niveau du subjonctif où s'introduit la notion de personne et où apparaissent, mais sans discrimination des époques, une représentation « ascendante » (le « présent » et le « parfait » du subjonctif) et une représentation « descendante » (l' « imparfait » et le « plus-que-parfait ») ; 3° enfin, le niveau de l'indicatif, le plus complet, le plus précis et qui discrimine trois époques : à un présent de conscience (présent proprement dit) ou de mémoire (parfait) s'opposent respectivement un futur « ascendant » et un passé « descendant ».

Dès lors, en subordination, ou bien : 1° l' « idée regardante », exprimée dans la principale, maintient l' « idée regardée » dans sa visée : du fait de cette pesée contraignante, l'idée regardée perd alors ses possibilités de visée propre et de précision actualisante ; elle s'exprime à l'infinitif ou au subjonctif. Ou bien : 2° l'idée regardante est purement « opérative » : l'idée regardée, purement « résultative », franchit alors le seuil de l'actualité et s'exprime à l'indicatif avec toutes ses nuances. Le subjonctif est donc le mode par l'expression duquel la résultativité et l'actualisation apparaissent comme secondaires et s'effacent devant la contrainte critique de l'idée regardante qui impose sa concordance (voir, par contre, p. 268 et suiv., ce qui est dit de la concordance des temps lorsque le système latin vient à se disloquer : l'expression de « clarté » actualisante a tendance, dans certains cas, à remplacer l'expression de « finesse », fait qui n'est d'ailleurs pas exclu, à l'occasion, du latin classique).

A dire vrai, il est impossible de résumer, sans la trahir, la doctrine très riche exposée par M. Moignet. Par sa généralité, par son ampleur, elle englobe tous les emplois du subjonctif, opposé à l'indicatif, et, de ce fait, domine toute la syntaxe latine. Le lecteur, comme devant toute nouveauté, manifeste d'abord un peu d'étonnement et doit s'adapter à la terminologie. Mais, peu à peu, la vigueur du raisonnement, sa chaleur persuasive vous entraînent. On apprécie cette construction harmonieuse et on a plaisir, conduit par M. Moignet, à repenser la syntaxe (voir, en particulier, quelques observations très suggestives sur la limite d'existence du latin, p. 272 et suiv.). On a plaisir aussi à suivre l'ingénieuse exégèse de quelques tours délicats (voir, par exemple, p. 172, l'explication de Plaute, *Miles*, 330 : « Nescio quae te, Sceledre, scelera *suscitant* », et de *Miles*, 518 : « Sicut etiam nunc nescio quid *uiderim* »).

Dans un premier chapitre, M. Moignet examine les différentes théories qui ont été exposées sur le subjonctif. Une place est faite, dans cette étude, aux grammairiens latins (p. 64-65), et c'est justice. Il est intéressant de voir ce que pouvaient dire sur le subjonctif des philologues qui étaient peut-être encore à courte vue, mais dont le latin était la langue maternelle. Pour eux, subjonctif et optatif se confondent morphologiquement, mais non du point de vue sémantique. On constate alors que, s'ils appellent « subjonctif futur » les formes du type *amauero*, ils signalent l'absence de futur à l' « optatif » : il y a là, pour eux, un *système temporel incomplet*. Or, Charisius déclare de son côté : « Les formes verbales ont une valeur définie ou indéfinie. Ont une valeur définie les formes qui apportent une précision sur le nombre, le mode, *le temps*, *la personne*, telles *lego*, *scribo*. Sont indéfinies les formes qui n'apportent aucune précision de ce genre, telles *legere*, *scribere*[1]. » On serait presque tenté de dire que, sans en voir la portée véritable, les grammairiens anciens, raisonnant sur leur propre langue, ont parfois obscurément entrevu quelques jalons qui pouvaient les conduire à l'idée de « chronothèse ». Mais ils ont manqué l'occasion dont M. Moignet s'est fructueusement emparé.

Si générale que soit la théorie psycho-systématique, si utilement qu'elle puisse abolir les sous-catégories et les exceptions, il reste encore, dans le cadre même de la doctrine, des zones un peu floues que révèlent certaines catégories d'exemples. M. Moignet le reconnaît avec beaucoup de probité (cf. p. 264, par exemple). Il y a des cas où, dit-il en substance, apparaît peut-être un « certain automatisme », ou une « méconnaissance des valeurs », ou « un raffinement d'expression » dont les vraies raisons nous échappent. Ainsi, la doctrine exposée ne se perd ni dans des subtilités byzantines ni dans une systématisation de principe. Elle n'en a que plus de poids.

L'ouvrage se termine (tome II, p. 721 et suiv.) par une série d'index qui en rendent le maniement aisé et agréable.

Jean COLLART.

E. J. PRIETO, *Parataxis e hipotaxis* (Ensayos y Estudios, I) : Instituto de lenguas clásicas, Universidad nacional del Litoral, Rosario, République Argentine, 1959, 35 pages.

Il m'est agréable de signaler ici cette modeste brochure, qui inaugure

1. Charisius, *Ars gramm.* II, 8, p. 209, édition Barwick : « Qualitas uerborum finita est aut infinita. Qualitas uerborum finita est quae notat certum numerum, certum modum, certum tempus, certam personam, ut *lego*, *scribo*. Infinita est quae nihil certum habet, ut *legere*, *scribere*. »

une collection intéressante promue par l'Instituto de lenguas clásicas, lequel, avec pour directeur le docteur G. Thiele et pour secrétaire l'auteur même de la brochure, est destiné, semble-t-il, à constituer en Argentine un centre important d'études classiques.

La question choisie est une des plus dignes d'intérêt, et l'auteur se montre bien informé de la littérature qui y a été consacrée.

Le passage de la parataxe à l'hypotaxe est soigneusement décrit et expliqué, particulièrement en ce qui concerne le rôle de *si* et de *quis* ; les exemples sont bien choisis et bien interprétés ; bien observé également le caractère archaïque d'une part, populaire d'autre part de la parataxe (j'aurais insisté plus que n'a fait l'auteur sur le caractère « oral » de la parataxe — brièvement indiqué page 32, paragraphe 3 — du fait que dans la parole les artifices d'élocution et l'intonation en particulier constituent des procédés de subordination implicite) ; bien dégagé enfin le processus qui amène peu à peu le subjonctif à se charger d'une valeur subordonnante (à cet égard, je signale à M. Prieto qu'il eût trouvé des arguments favorables à sa thèse dans l'article suggestif de P. Lejay sur *Les progrès de l'analyse dans la syntaxe latine*, *Mélanges Louis Havet*, 1910). Intéressantes, quoique un peu étrangères au sujet, sont les observations relatives à l'asyndète (p. 16 et suiv.) et à l'emploi comparé de *-que*, *et* (à propos duquel seraient à mentionner maintenant les observations présentées par M. A. Ernout à une séance de la Société des Études latines ; cf. cette *Revue*, t. XXXVI, p. 40). Mais l'ouvrage de M. Prieto ne se propose pas d'être exhaustif ; il constitue une mise au point utile, bien adaptée à un public scolaire, et propre à servir le propos de la Collection qu'il inaugure.

J. Marouzeau.

J. Svennung, *Anredeformen. Vergleichende Forschungen zur indirekten Anrede in der dritten Person und zum Nominativ für den Vocativ* : Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1959, 495 pages.

Le sujet indiqué par le titre est traité ici pour un bon nombre de langues très diverses, mais une part très large est faite au latin ; ainsi pour le procédé de l'adresse par des abstraits louangeurs (type *deliciae pueri !* p. 62-84) ou dépréciatifs (type *scelus uiri !* p. 112-116) ; le nominatif substitué au vocatif (p. 246-288) ; les appellations du type *dominus* (p. 338-356) ; le pluriel pour le singulier (p. 375-381).

Le principal problème examiné est sans doute celui de l'alternance entre nominatif et vocatif ; type Pl., *Cas.*, 134 ss. : *mi animule*, mi Olympio, ... *meus pullus passer* ! De la discussion, qui se poursuit dans deux passages (p. 246 ss., p. 327 ss.), et qui met en cause d'éminents philo-

logues : Sommer, Loewe, Nehring, Loefstedt, Lindsay..., ressort l'intérêt qu'il faut prêter à la discussion entre valeur d'appellatif et valeur de qualificatif ; *mi pater*, *mi fili* sont des appellatifs, donc de vrais vocatifs ; *meus ocellus*, *o festus dies hominis* sont des qualificatifs, qui peuvent être interprétés comme des appositions à la notion de la personne interpellée ; Nehring va même plus loin, qui distingue d'une façon un peu subtile « Anruf, Ausruf und Anrede ». Il y a là en tout cas une limite imprécise que O. Behaghel qualifie assez heureusement de « Herstellung der syntaktischen Ruhelage » ; ce qui dispense peut-être d'aller avec Loewe (p. 329) chercher jusque dans des faits indo-européens les origines d'une confusion qui est en réalité du domaine de l'esprit. En fait, sont prédisposés à jouer le rôle de vocatifs les termes qui se prêtent à l'appellation : père, fils, maître, ami ; tandis que ceux qui comportent un jugement, une appréciation : *oculus*, *festus dies*, *pullus passer*, jouent en réalité le rôle d'une apposition à l'idée de la personne interpellée. Cette considération explique la rareté notable dans la langue des formes de vocatif ; très peu de mots sont pourvus d'une forme caractéristique de ce cas ; on sait que *meus* lui-même ne comporte qu'un faux vocatif, que θεέ et *dee* n'ont qu'une existence sporadique, que nombre de mots latins ou grecs n'ont que des vocatifs théoriques.

L'étude de M. Svennung dépasse de beaucoup le cadre de l'appellation par le vocatif ; elle englobe en particulier trois ordres d'idées importants : l'emploi des titres honorifiques : *domine*, *senior* ; celui des abstraits : *maiestas*, *excellentia* ; enfin celui de l'appellation par le pluriel : *uos*, *uestra magnitudo*, qui est naturellement à mettre en relation avec l'emploi du pluriel de la première personne qu'on appelle d'ordinaire « pluralis maiestatis ». Ici M. Svennung a raison de mettre à part le cas de la formule employée par ou pour les empereurs à partir du temps où le pouvoir est en plusieurs mains, et peut-être a-t-il raison aussi de retarder l'emploi du pluriel de majesté jusqu'au début du v^e^ siècle ; cependant, je me demande si les choses ne sont pas plus compliquées encore que ne le feraient croire les explications proposées (p. 374 et suiv.). M. Svennung invoque, sans commentaire, un pluriel « auctoris » qui se trouverait dans la formule d'Ennius : « nos sumus Romani, qui fuimus ante Rudini » ; un « sociatif », qu'il reconnaît chez Ovide : « scribimus inuita uixque coacta manu », et d'autres emplois qu'il ne qualifie pas : l'un de Cicéron, écrivant en tant qu' « imperator », un autre de Néron, s'adressant à Sénèque, un troisième de Germanicus, admonestant des émeutiers. Il s'agit selon moi, dans ces divers exemples, du pluriel qui a pour effet d' « officialiser » le personnage qui parle, en le dépersonnalisant, en le faisant apparaître comme représentatif d'une fonction ou du moins d'une collectivité, ce qui l'habilite à être, selon les

cas, par un phénomène de dualisme qui s'observe souvent dans les faits de langue, soit un pluriel de mise en valeur, soit un pluriel de modestie (cf. l'emploi qui en est fait chez les modernes dans les conférences, les préfaces d'ouvrages, etc.).

Par ce biais, le sujet traité avec tant de finesse et d'ingéniosité par M. Svennung rejoint le domaine de l'expressivité et, si l'on veut, du style. Ce n'est pas le moindre intérêt que présente la matière de ce beau volume.

J. MAROUZEAU.

Veikko VÄÄNÄNEN, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, nouvelle édition revue et augmentée (*Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Jahrgang 1958, Nr. 3) : Berlin, Akademie-Verlag, 1959, 146 pages, 18 D. M.

La première édition de cet important ouvrage avait été épuisée trop rapidement au gré des latinistes. On se réjouit d'en voir paraître une deuxième, d'autant plus que cette deuxième édition est fort enrichie par rapport à la première grâce aux récents séjours de l'auteur à Pompéi. Ces séjours lui ont permis d'utiliser au mieux les dernières découvertes ; certaines d'entre elles sont mêmes inédites.

M. Väänänen n'a pas modifié le plan de son premier livre : plan efficace et rigoureux, le meilleur, à coup sûr, qu'on pouvait adopter pour pareille enquête[1]. Dans la nouvelle présentation, on se plaît encore à voir successivement notés, puis interprétés, les faits remarquables de phonétique, de morphologie, de vocabulaire et de syntaxe qui nous sont révélés par les inscriptions pompéiennes. M. Väänänen caractérise ces faits pour eux-mêmes et par rapport au latin classique ; avec beaucoup de prudence, il présente aussi certains d'entre eux, on le sait, comme des jalons annonciateurs d'une évolution vers les langues romanes.

Mais, plutôt que d'entreprendre à nouveau l'analyse d'un ouvrage bien connu, on voudrait, ici, présenter quelques réflexions marginales sur l'un des points les plus importants du livre de M. Väänänen. Il s'agit du vocalisme (p. 18 et suiv.) et de l'opposition des voyelles longues et des voyelles brèves. C'est là une loi fondamentale de la langue latine ancienne et classique, et, cette loi, on la voit s'étioler dans les inscriptions pompéiennes. La ferme démonstration de l'auteur nous révèle déjà dans ces textes spontanés la marche vers l'opposition qualitative des voyelles.

Les faits analysés par M. Väänänen sont irréfutables. Mais plus d'un

1. Cf. le compte rendu de la première édition fait par M. Marouzeau dans la présente *Revue*, t. XVI (1938), p. 175.

siècle déjà avant la fameuse éruption du Vésuve, ne peut-on trouver sous la plume autorisée de Varron quelques indications curieuses concernant la quantité? Évidemment, il n'y a pas chez lui doctrine consciente et nettement affirmée, mais souvent ce grammairien attentif semble négliger délibérément la notion de quantité.

Sans doute Varron, élève d'Accius, note-t-il, chez les poètes, la différence quantitative entre le nominatif pluriel grec *Bacchidĕs* et le nominatif latin *Bacchidēs* (*L. L.*, X, 71), entre *Hectŏra* et *Hectōrem* (*L. L.*, X, 70). Sans doute Varron note-t-il aussi (*L. L.*, IX, 104) la différence entre *plŭit* (présent) et *plūit* (parfait). Sans doute propose-t-il (*G. R. F.*, Funaioli, p. 269, fragm. 243) le nom de *procera syllaba*, « syllabe étalée », pour la syllabe qui compte une voyelle longue, *vocalis longa*. Mais, dans ces différents passages, il paraît agir en métricien ou en styliste sensible à l'expressivité des sons. Par contre, comme étymologiste, il rapproche *sŏlum* (« sol ») et *sōlus* (« seul »), *pŭteus* (« puits ») et *pūtor* (« pestilence »), *lēgatus* (« légat ») et *lĕgere* (« choisir »), *cărere* (« carder ») et *cārere* (« manquer »), *sĭnum* (« pichet ») et *sīnus* (« rondeur »). Ces exemples pourraient être multipliés. Comme grammairien, il assimile, sans même effleurer la notion de quantité, l'ablatif en *-ĕ* de la troisième déclinaison et l'ablatif en *-ē* de la cinquième (*L. L.*, X, 62). Il met en garde son lecteur contre la confusion des deux mots *uăs* (*uădis*) et *uās* (*uāsis*) en le priant de noter la différence des génitifs, mais il ne mentionne pas la différence de quantité, pourtant fondamentale (*G. R. F.*, p. 197, fragm. 27). Le seul fait qu'il n'en parle pas n'est-il pas révélateur?

On en vient à se demander si, au temps de Varron, en dehors de la lecture publique des poètes, en dehors des discours apprêtés et de leurs clausules remarquables, il n'y avait pas déjà, dans la langue parlée, l'armorce de cette tendance qui se manifestera avec plus de netteté dans les *graffiti* pompéiens.

Le beau livre de M. Väänänen, riche d'informations et de raisonnements, constitue ainsi une source abondante de réflexions.

Jean COLLART.

Rosalinda BERTOLOTTI, *Saggio sulla etimologia popolare in latino e nelle lingue romanze* (Publicazioni del Sodalizio glottologico Milanese) : Paideia, 1958, 126 pages, 900 lires.

Il va de soi que je ne considérerai ici de cet ouvrage que la première partie, consacrée au latin. C'est aussi la partie la plus neuve, puisque l'auteur ne trouve à signaler sur le même sujet qu'une seule étude de O. Keller, *Lateinische Volksetymologie und Verwandtes*; encore faut-il signaler que cet ouvrage, mentionné en plus d'un passage, est absent de

la *Bibliographie* préliminaire[1] et n'est signalé avec son titre (mais sans référence de publication) qu'à la note 1 de la page 27 ! En fin de compte, avec recours à O. Keller et aux dictionnaires étymologiques de Ernout-Meillet et Walde-Hofmann, notre auteur est parvenu à recueillir un total de 185 exemples de ce qu'elle appelle l'étymologie populaire.

Collecte partielle sans doute, si l'on songe que beaucoup d'exemples doivent nous échapper, dans l'ignorance où les textes nous laissent de nombreux mots propres à la langue vulgaire. Peut-être cependant, d'autre part, faudrait-il retrancher quelques-uns des exemples ici allégués : p. 35, est-il possible d'admettre que ὕδρα du grec ait pu devenir *lutra* par l'effet d'un rapprochement avec *lutum*, désignant « l'élément où vit habituellement le mammifère considéré » (la loutre, dans la boue?) ; p. 46, est-il vraisemblable que le nom du cocher, *auriga*, s'explique par un rapprochement avec le nom de l'oreille (*auris*), qui n'a vraiment rien à voir en cette affaire? p. 50, est-il possible d'admettre (même avec Walde-Hofmann) qu'un **catatumbae*, qui aurait été parlant à l'oreille du peuple, ait été altéré en *catacumbae* par rapprochement avec *-cumbere*? p. 51, comment un *pernicies* aurait-il pu être altéré dans la bouche du peuple en *permicies* par suggestion de *perimere*? p. 53, plutôt que de supposer (avec Keller et Pagliaro) que *quiritare* ait dû son sens de « crier fort » à un rapprochement avec *quirites*, n'est-il pas plus indiqué de le mettre en rapport avec l'onomatopéique *quirritare* (attesté comme cri d'un animal)? Enfin (last not least !), p. 55, si *ceteri* a pris la forme *caeteri* sous l'influence de καὶ ἕτεροι, il est bien probable que c'est par une démarche de faux savants plutôt que par un arrangement « populaire ». Même observation pour *poenitet*, p. 54.

La conclusion (p. 115), encore que brève, pose une question d'importance, présentée en termes ambitieux : « l'étymologie populaire est comme un miroir où se réfléchit une image de l'âme d'un peuple et dans lequel se réflète en partie le visage de cet immense et multiforme complexe que constitue une langue ». C'est beaucoup dire quand les éléments sur lesquels on se fonde se chiffrent à 185 exemples, dont un bon nombre, comme on a vu, comportent sans doute des explications aberrantes.

J. Marouzeau.

Mann Leumann, *Kleine Schriften zur lateinischen, griechischen, indogermanischen und allgemeinen Sprachwissenschaft*, hrsg. zum 70ⁿ Geburtstag : Zurich, Artemis-Verlag, 1959, 434 pages.

A celui qui a occupé une place éminente dans une prestigieuse

1. Absent aussi est l'ouvrage de F. Muller : *De veterum, imprimis Romanorum, studiis etymologicis*, Utrecht, 1910.

génération de linguistes, ses amis et disciples ont décidé d'offrir un recueil de ses articles épars dans maintes revues, lui élevant ainsi un monument qui domine les champs essentiels de la linguistique. Dans ce recueil, le latin a sa large part ; je me plais à relever ici les titres des articles qui lui sont consacrés :

Die Adjektiva auf -icius : p. 3-35.
Zur Bedeutungsgeschichte von fustis : p. 35-38.
Zur lateinischen Sprachgeschichte : p. 38-43.
Lateinische Etymologien und Bedeutungen : p. 43-49.
Lateinisches enklitisches -per *und steigerndes* per- : p. 49-54.
Dum : p. 54-55.
Spatula « *Schulter* » : p. 55-57.
Zur Vorgeschichte der lateinischen Finalsätze mit ut : p. 57-60.
Heilen « *kastrieren* » *und* sanare « *kastrieren* » : p. 60-63.
Lateinische Cognomina auf -inus *und* -illa : p. 63-84.
Gruppierung und Funktionen der Wortbildungssuffixe des Lateins : p. 84-108.
Der lateinische Genetiv Achilli : p. 108-131.
Die lateinische Dichtersprache : p. 131-156.
Griechische Verben auf -ίζειν *im Latein* : p. 156-171.
Schwer erkennbare griechische Wörter im Latein : p. 171-178.
Mausoleum-maesoleum : p. 178-182.
Grundsätzliches zur etymologischen Forschung : p. 182-191.
Drei Beispiele lateinischer Wortgeschichte : p. 191-196.
Lateinisch grates-gratus : p. 196-200.

J. MAROUZEAU.

Paléographie et critique des textes.

José RUYSSCHAERT, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae... Codices Vaticani Latini* ; *Codices 11414-11709* : Bibliotheca Vaticana, 1959, in-4°, XXVI-716 pages.

Les catalogues des manuscrits de la Bibliothèque Vaticane passent à bon droit pour les modèles du genre. La perfection apportée à leur rédaction et à leur exécution typographique explique les longs délais qui séparent la parution des volumes successifs. Le premier tome de la série latine a vu le jour en 1902. Le volume, excellent de tout point, que nous présente aujourd'hui José Ruysschaert, est le neuvième de ceux qui ont été publiés. Il n'en est pas pour autant le tome IX de la série latine, car la publication des *Codices Vaticani Latini* n'a pas suivi la numération continue du fonds. Confiée, au cours de soixante ans, à divers collaborateurs, la description de ce vaste ensemble est